

Et si on parlait du sperme ?

PORNO LE CULTE DU SPERME

Débordant dans les années 70, discret dans les années 80 et 90, le sperme est désormais (dangereusement) de retour dans les productions porno gays. Analyse.

L'amour du foutre dans le porno gay, c'est un pléonasmisme non ? Pas si sûr. Évidemment, ces 30 dernières années ont fourni de nombreuses occasions de voir le sperme se déverser partout : sur soi, sur l'autre, dans l'autre, par terre, dans la capote, sur la caméra et les murs, et parfois même certains acteurs ont tenté d'en mettre plein la vue à un malheureux colibri qui passait par là. Mais si le sperme fut longtemps considéré comme le « trésor » du porno gay séminal (là on peut utiliser le mot, non ?), de nombreuses variantes ont été développées par les réalisateurs et pas uniquement pour refléter les obligations imposées par le *safe sex*. A sa naissance, dans les années 70, le porno gay n'avait pas d'état d'âme en ce qui concerne la pudeur du « jus » puisque le X avait alors fonction de rattraper le temps perdu par quelques siècles d'obscurantisme. C'est chez Joe Gage qu'il faut chercher la fascination old school du sperme post-Stonewall. Ça lèche, ça avale, ça ne rigole pas. *L.A. Tool & Die* débute avec un acteur qui dévore avidement plusieurs mecs autour de lui. Il est en transe. Dans *Service Entry*, de Colt, Mike Davis ne perd pas une goutte du sperme lourd d'un acteur poilu fétiche de l'époque précapote, Goose. Dans *Ebony Love*, de Brentwood, un blanc avale avec frénésie les longs jets qui sortent de la formidable bite d'un des meilleurs acteurs noirs de l'époque. *Jeff*, de Brentwood également, jouit en solo, sur fond de mur bleu ciel, avec une telle puissance qu'il annonce le travail de Jean-Noël René Clair (même pose, même cadre). Au même moment, Falcon décline le sperme avalé dans tous les espaces privés et publics. *Dunes*, *Upperclassman*, *Winner Takes All*, tous les premiers Falcon Video Pac montrent des acteurs qui avalent voluptueusement les offrandes de leurs partenaires. À partir du Falcon Video Pac 13 commence le festival des éjaculations verticales, qui traversent le champ de la caméra. Dans tous les cas, nous parlons de projections à l'écran si spectaculaires qu'elles n'appartenaient, jusqu'alors, qu'au cinéma français de Cadinot, ce maestro du sperme au cinéma. On commence à comprendre qu'il ne suffit plus de jouir pour offrir un cadeau à son partenaire, il faut que l'orgasme soit un spectacle.

LA SÉPARATION DES FLUIDES

Avec le milieu des années 80, le danger du sida apparaît dans l'absence du préservatif. Les films précapote de Matt Sterling ne valorisent pas particulièrement le fluide en soi. C'est juste comme si on baissait d'un cran le risque de contamination. Certains jeux apparaissent même en 1986 quand Tom Brock et son partenaire, dans *Inch By Inch*, se branlent de chaque côté d'une fenêtre fermée, ce qui préfigure la séparation des fluides à venir. Dans *Bigger than life*, de Matt Sterling, Jeff Striker est plus célèbre pour la taille de sa bite que ce qu'il en sort, exactement comme Chad Douglas plus tard. De son côté, William Higgins est plus dans la production de jus (*Class Reunion* en 1983). Dans *Pacific Coast Highway*, il y a tellement de sperme sur le pare-brise de la Jeep que plusieurs coups

À sa naissance, le porno gay n'avait pas d'état d'âme en ce qui concerne la pudeur du « jus ». Le X avait alors fonction de rattraper le temps perdu par quelques siècles d'obscurantisme.

d'essuie-glace n'en viennent pas à bout. Progressivement pourtant, le sperme perd sa place centrale. Il faut se rappeler qu'alors, c'est surtout l'activité sexuelle bien filmée qui satisfait le public. Même des films très efficaces comme *Leo & Lance*, *Spokes*, *The Biggest one I ever saw*, *Giant splash shots II* ne disent rien de spécial sur le sperme. Mais, jusqu'au dernier moment, le porno se bat contre le *safe sex*. Dans *Screenplay*, Lee Ryder jouit sur le bout de la langue d'un jeune Latino moustachu à genoux – même si une autre scène répète le jeu de deux acteurs qui jouissent chacun de leur côté de la baie vitrée, sans se toucher.

LE PHONE SEX

Avec l'arrivée massive du sida, en 1988, le *safe sex* s'impose enfin dans le porno. Dans *Bull Pen*, un acteur jouit sur le récepteur du téléphone, illustrant à la perfection ce qu'on a appelé, à l'époque, le *phone sex*. Kristen Bjorn devient alors célèbre en inventant une manière de montrer l'éjaculation qui lui est si propre que cela devient un trademark : ses acteurs brésiliens jouissent sans toucher leur bite, comme si le climat sud-américain était suffisant pour provoquer l'orgasme. Mieux : la plupart sont multi-organismiques, dans la même scène, ce qui ne s'était jamais vu. Mais Bjorn aura longtemps du mal à s'imposer un self-control : dans *Carnaval à Rio*, un Noir à la queue immense jouit sept fois et son partenaire lèche les dernières gouttes. Dans *Manhattan Latin*, les fellations sont toujours menées à terme. Dans *Jackaross*, le sperme arrive directement dans la raie des fesses. Mais, globalement, les années 90 imposent l'idée que le sperme s'estompe. Les réalisateurs cherchent des alternatives pour décaler le centre de l'action. Certains acteurs comme Bobby Blake ne produisent pas beaucoup de sperme, mais ça rend bien sur des peaux noires très foncées. Arrive l'évidence : de nombreux acteurs sont déjà contaminés. *The Best of Aiden Shaw* (Catalina) introduit même une idée surnoise. Tout le monde sait qu'Aiden Shaw est séropo (c'est l'une des rares pornstars à l'avoir révélé publiquement) et même s'il est souvent *safe*, une

attirance / répulsion se développe dans le sens caché de ses éjaculations, impression vague qui sera ensuite valorisée lors de son grand retour au porno chez Hot House. Le *safe sex* alimente la demande des vidéos solos qui permettent une intimité avec la jouissance tout en dépassant le préjugé historique tenace du porno qui trouvait cette activité sexuelle « pas assez gay ».

LE GOÛT DU RISQUE

La fin des années 90 voit l'apparition des productions bareback et de nombreux studios jusqu'alors *safe* commencent à jouer avec les règles strictes de la protection. C'est avec les films de la série Manplay de Titan, certains de Raging Stallion Studios et de Cazzo que la zone grise se développe. Le X gay traditionnel de Chi Chi LaRue (*The Missing Link*) glisse parfois vers la surenchère : et que je te jouis sur les yeux, la bouche, l'anus bien ouvert. Le gonzo, par définition plus proche de la réalité, reflète ce qui se fait de plus en plus chez les gays lambda. Et la frénésie sexuelle aidant (orgies, SM...), l'orthodoxie de la prévention devient plus tolérante dans les pays riches. Désormais, les films sans capote sont si nombreux qu'il est impossible de les lister. Trois niches se partagent surtout le marché : les films de postados, ceux de hardeurs SM et le ciné amateur.

Aujourd'hui, le sperme dans le X gay, c'est Trevor Knight qui est nommé pour les WeHo Awards dans la catégorie « Best cumshot » pour son éjaculation de 14 jets réguliers dans *Justice* (Hot House). C'est François Sagat qui dit en off que dans certains films, le sperme est factice. C'est Michael Brandon et Michael Vincenzo qui parviennent parfois à jouir deux fois à la suite, à une minute d'intervalle (et pas deux gouttes, hein !). C'est Dred Scott (déjà échappé du monde du X), Arpad Miklos (*still going strong*) et surtout la superstar Collin O'Neal qui sont devenus célèbres avec leurs jets qui traversent le champ de la caméra, pour atteindre une contrée cloignée de la pièce avec une telle constance au fil des films qu'on les déteste pour leur sperme, par pure jalousie. C'est Cole Ryan qui jouit sans se toucher dans *Spy Quest 2* (Titan) et qui produit une fontaine qui ne s'arrête pas, à la stupefaction de ses partenaires. C'est 50 % des garçons de JNRC qui projettent beaucoup de liquide, avec des convulsions sincères de mecs qui sont filmés pour la première fois. Le sperme, c'est en outre l'accent mis sur une manière de l'apprécier, chez Titan et Raging Stallion Studios, quand le mec qui vient de jouir ramasse les gouttes pour se goûter lui-même (*Skuff III* de Hot House insiste aussi beaucoup sur cette idée). Ce sont des nouveaux jeux qui permettent de s'amuser avec les fluides corporels sans faire de conneries. Dans *Bang Bang* (Mustang), Tag Adams suce Jason Crew et Jacob Slatter qui jouissent dans des